

rick

bass

la rivière en hiver

RICK BASS

LA RIVIÈRE EN HIVER

Des rapaces parcourent le ciel, des chiens gambadent et des couguars se tapissent parmi les arbres. Les plaines sont balayées par les vents, les forêts sont lugubres ou enchanteresses et quand il ne neige pas, c'est qu'il va neiger. Dans *La Rivière en hiver*, Rick Bass se consacre aux fluctuations météorologiques, à la terre et à ceux qui l'habitent, solitaires et touchants. Que les hommes affrontent la nature ou la négligent, cette dernière les fascine au point de leur couper le souffle. Et si ses personnages s'adonnent à des activités quotidiennes – pister un élan, veiller sur un énorme poisson-chat ou trouver le parfait sapin de Noël – celles-ci se transforment, sous la plume de Rick Bass, en une expédition aux allures mythologiques parfois périlleuse, toujours mémorable.

Rick Bass, considéré comme l'un des écrivains majeurs de l'Ouest américain, démontre avec *La Rivière en hiver* qu'il excelle dans la forme courte. Les huit nouvelles de ce recueil ont la densité et la force des meilleurs romans.

Né en 1958, Rick Bass est l'auteur d'une trentaine de livres. Ses nouvelles et ses essais, pour lesquels il a reçu le prix Pushcart et le O. Henry Award, ont paru dans le *New Yorker*, *The Atlantic*, *Esquire* et la *Paris Review*, ainsi que dans de nombreuses anthologies rassemblant les meilleurs textes américains du genre. Il vit dans le Montana, où il est un membre fondateur du Yaak Valley Forest Council.

LA RIVIÈRE EN HIVER

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

SUR LA ROUTE ET EN CUISINE AVEC MES HÉROS
TOUTE LA TERRE QUI NOUS POSSÈDE
NASHVILLE CHROME
LE JOURNAL DES CINQ SAISONS
LA VIE DES PIERRES
LA DÉCIMATION
L'ERMITE
COLTER
LE CIEL, LES ÉTOILES, LE MONDE SAUVAGE
LÀ OÙ SE TROUVAIT LA MER
DANS LES MONTS LOYAUTÉ
LE GUET
OIL NOTES
PLATTE RIVER

du même auteur
en numérique

SUR LA ROUTE ET EN CUISINE AVEC MES HÉROS
TOUTE LA TERRE QUI NOUS POSSÈDE
NASHVILLE CHROME
LE JOURNAL DES CINQ SAISONS
LA VIE DES PIERRES
LA DÉCIMATION

RICK BASS

LA RIVIÈRE
EN HIVER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original :
For a Little While

© Rick Bass, 2016

This edition is published by arrangement with Little,
Brown and Company, New York,
New York, USA. All rights reserved.

© Christian Bourgois éditeur, 2020,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-03260-4

Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur de Harper Lee
© Éditions Grasset et Fasquelle,
2015 dont un passage est reproduit.

*Pour Mary Katherine et Lowry,
incomparables et bien-aimées ;
et pour mon agent, David Evans,
ami et soutien.*

Falco m'a dit: « Je ne sais pas ce qui s'est passé au juste.
Je suis la même personne et pourtant je ne suis plus
le même... Sous la mer, tout est moral. »

Jacques-Yves COUSTEAU

Élan

C'est Matthew qui a tué l'élan. J'essayais seulement d'apprendre comment on faisait.

Durant ma première année dans la vallée, j'ignorais presque tout, mais lorsqu'il ne resta qu'une semaine de chasse avant la fin de la saison et que je n'avais toujours pas de viande, j'en savais assez pour demander de l'aide à Matthew. Les gens m'ont dit qu'il n'aimait pas les nouveaux arrivants et qu'il ne m'aiderait pas, qu'il n'aiderait personne —, mais quand je suis allé à son chalet pour le lui demander, il m'a répondu qu'il le ferait, juste cette fois, que je devrais observer et apprendre : il ne chasserait qu'une seule fois un élan pour moi.

Nous avons traversé la rivière Yaak en canoë et rejoint les étendues sauvages. Nous avons repéré les traces d'un mâle, suivi ce mâle pendant trois jours avant de le tuer le quatrième.

Ensuite, Matthew a fait un feu dans les bois à côté de l'élan pour nous tenir chaud tandis que nous nous mettions au travail. Comme il y avait plein de bois

sec, il a été facile de faire un vrai brasier ; les flammes, presque aussi hautes que nous, éclairaient la forêt. Cette lueur qui dansait sur le poil et les cors de l'élan semblait le ramener à la vie. Son ultime bond avant de mourir l'avait suspendu dans un fouillis d'arbres abattus par la tempête et il était maintenant accroché là, à un bon mètre du sol. Matthew a rampé dessous et s'est mis à découper. Son couteau faisait un bruit de râpe contre le poil rêche, la peau épaisse et le cartilage ; de temps à autre, il devait s'arrêter pour en affûter la lame contre une pierre à aiguiser.

« Y a rien qui émousse autant une lame d'acier que le poil d'élan », a-t-il dit. Il travaillait très proprement. « Un jour, j'aimerais bien avoir un couteau en pierre, en obsidienne. »

J'ai remis du bois dans le feu. Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait écorcher un animal pareil. Il y avait sûrement là assez de viande pour toute une année.

Au matin, l'élan était dépiauté et ses cors sciés. Matthew avait emporté une petite scie pliante – à la lame désormais émoussée – et il l'a jetée dans le feu. L'immense arrière-train de ce gros mâle – plus lourd qu'un homme – était suspendu aux arbres, tout comme les épaules.

Nous avons rempli nos sacs de quartiers de viande : rôtis de cou, filets, longes de cou, muscles dorsaux semblables à de longs anacondas rouges. En soulevant l'arrière-train et les épaules, nous avons vite été couverts de sang. J'étais heureux que les ours soient déjà en hibernation.

Le feu avait agrandi son périmètre durant la nuit. Les cendres et les morceaux de bois à demi calcinés occupaient un cercle d'une dizaine de mètres de diamètre.

Nous avons fait griller quelques côtes sur les braises, puis en avons longtemps mâché la viande. Nous avons mangé tout ce qui restait sur la moitié du squelette de l'élan – les os étaient nettoyés et brillants quand nous avons eu terminé –, puis avec la hachette nous avons découpé l'autre moitié en deux. La cage thoracique a été fixée à notre paquetage comme un cadre; elle aiderait à limiter les déplacements des masses de viande, toujours chaudes contre notre dos. Au moment de partir, j'ai rassemblé quelques pierres et, sans savoir pourquoi, je les ai empilées à l'endroit où l'élan était tombé, désormais réduit à un tas de sabots, de tibias et de poils.

Matthew avait arrimé les cors à l'envers sur ses épaules; avec leur longue ramure et leurs andouillers creusant la neige derrière lui, on l'aurait dit harnaché d'un joug qui labourait la neige. La peau mouillée recouvrait mon paquet de viande, portant le poids de mon chargement à plus de cinquante kilos. Matthew a dit que nous devons absolument transporter ce superflu – les cors, la peau – avant que notre résolution faiblisse et que nous soyons tentés de les abandonner derrière nous pour les loups.

Il s'est remis à neiger. Je me suis demandé où étaient les autres élans, s'ils savaient que nous avions arrêté de les chasser.

Nous restions sur les crêtes. Sous un tel chargement, nos pas étaient modestes et lents. Nous faisons deux kilomètres, posons notre barda, puis retournions à l'endroit où nous avons laissé le restant de la viande, pour le transporter à son tour jusqu'à notre base avancée – chacun de nous lesté d'une partie de l'arrière-train ou le tirant derrière lui comme un traîneau.

Nous avons ainsi traversé la vallée en accomplissant une sorte d'éternel relais – annulant sans cesse notre progression, trimant pendant des heures pour faire avancer toute cette masse de viande d'un ou deux kilomètres, après quoi nous reprenions nos va-et-vient. Les brèves journées d'hiver passaient très vite et, du soir au matin, nous dormions comme des souches.

Il neigeait sans discontinuer. Nous sommes descendus d'une crête jusqu'à un torrent avant d'en gravir une autre et Matthew a dit qu'il savait où nous étions. Après le deuxième ou le troisième jour, les corbeaux ont fait leur apparition. Ils se posaient devant nous, puis se pavanaient en déployant les ailes, dessinant de petites traces dans la neige, croassant et aboyant avec des voix perçantes ou rauques comme s'ils s'adressaient à nous en des langues différentes. Ils se posaient parfois derrière nous, s'approchaient très vite et donnaient des coups de bec sur la pièce d'élan que nous traînions, mais d'ordinaire ils dévoraient les fragments de viande laissés dans la neige.

Le troisième jour, nous avons vécu un moment d'une beauté incroyable. Nous marchions dans un brouillard si épais que nous ne voyions rien au-delà de quelques pas devant nous. Nous savions qu'il ne fallait pas quitter cette crête. Quatre corbeaux nous suivaient en se dandinant derrière nous comme des pingouins. Sur notre gauche, vers l'ouest, une trouée est apparue dans le brouillard, une trouée de ciel bleu pâle, et par cette fente un rayon de lumière dorée a illuminé la forêt à nos pieds. Ce rayon était la seule chose visible dans l'orage. Le vent soufflait vers le

nord, dans la direction où nous allions, et durant un bon moment le rayon de lumière s'est déplacé avec nous. Il révélait à mesure d'autres pans de la même forêt intacte, non coupée. Et il donnait l'impression que cette forêt non coupée ne se terminerait jamais. En moins d'une minute, le rayon a filé plus loin – le vent soufflait à cinquante kilomètres-heure –, mais cette vision est restée gravée dans mon esprit; ni Matthew ni moi n'en avons parlé; nous nous sommes arrêtés pour la regarder, comme si nous doutions de ce que nous voyions.

Nous avons encore mangé de l'élan durant notre voyage, beaucoup d'élan. Au bout de quatre jours, j'ai eu envie de pain ou de pommes de terre. J'en avais assez de toute cette viande. J'avais envie d'une tarte aux pommes bien sucrée et d'un bain brûlant.

Les cors avaient glissé des épaules de Matthew et cette charrue labourait la neige plus profond. L'extrémité des lourdes ramures percutait parfois un rocher sous la neige avec un *clink* sonore. Le poids des cors commençait d'entamer le dos de Matthew, malgré la bande de peau d'élan qu'il avait découpée pour en faire un coussin. Un «Y» rouge courait jusqu'à sa taille, dont les branches obliques se réunissaient sous ses épaules. Les sillons qu'il laissait derrière lui dans la neige, aussi larges que les cors, évoquaient les bords d'une petite route ou d'une allée, et entre ces deux courbes parallèles nous remarquions parfois les traces des animaux qui nous suivaient: corbeaux, coyotes et loups.

Au fur et à mesure de notre descente, nous avons remarqué les traces d'autres animaux: cerfs, orignaux,

élans – mais ces traces d'élans étaient celles de femelles et de petits, pas de mâles.

Nous avons bientôt quitté le haut pays pour pénétrer dans la forêt touffue. L'altitude diminuant, il s'est mis à faire plus chaud ; ce n'était plus de la neige qui tombait, mais une fine pluie givrante qui m'a frigorisé davantage que n'importe quel blizzard ou tempête. Nous avons trouvé une ramure d'original dressée dans la neige – nous avons repéré les traces qui y menaient, puis en repartaient –, et les cavités de cette ramure retournée étaient pleines d'eau et de neige fondue. À genoux, nous avons bu tour à tour dans ces petites flaques, sans rien bouger. Nous étions presque arrivés. Encore une nuit et un jour. La viande de toute une année, bientôt en sécurité.

Le «Y» sur le dos de Matthew s'est élargi, mais il avançait d'un pas de nouveau ferme. Quant à moi, je tremblais de la tête aux pieds. J'étais trempé. Longtemps, mes efforts pour porter et traîner toute cette viande avaient suffi à me tenir chaud, mais ces efforts ne suffisaient plus. J'avais froid, je devais trouver une aide extérieure. Mon corps ne pouvait plus repousser l'énorme masse de l'hiver. J'étais arrivé au bout de mes réserves.

«Tu veux t'arrêter et faire du feu?» a proposé Matthew en remarquant mes gestes ralentis, ma maladresse, ma lassitude. J'ai acquiescé, encore assez lucide pour savoir que je souffrais d'hypothermie. Matthew me semblait très lointain, comme s'il m'observait, évaluait mon état. Nous n'étions plus des compagnons de chasse, des frères dans la chasse – plus des frères du tout – et tandis que mon esprit s'éteignait, une case après l'autre, j'ai eu la certitude que

Matthew allait me laisser geler sur place : il m'avait lessivé, contraint à transporter la moitié de l'élan, et maintenant, à une seule journée de voyage du village, il allait laisser l'hiver me broyer. Il transporterait tout seul le restant de la viande et m'abandonnerait pour que je disparaisse sous la neige.

Il restait là, à attendre. Je me suis agenouillé et débarrassé de mon sac à dos. J'ai perdu l'équilibre et basculé dans la neige. Sans réfléchir très clairement – sans réfléchir du tout –, j'ai cherché des allumettes d'une main tremblante dans mon sac. Je les ai trouvées, j'ai tenu fermement la petite boîte entre mes mains gantées, puis je me suis rappelé que j'avais besoin de bois.

Matthew continuait de m'observer. Il n'avait pas ôté son paquetage – comme s'il ne comptait nullement s'arrêter ici de toute façon – et les cors de l'élan l'accompagnaient depuis si longtemps qu'ils semblaient pousser sur son dos. Je me suis éloigné vers les arbres, dans la pente, puis j'ai cassé des brindilles et ramassé des branches en faisant tomber presque tout ce que je venais de réunir entre mes bras. Matthew m'observait toujours, du haut de la colline. La pluie et la neige fondue tombaient sans discontinuer. Lui aussi était trempé – il y avait de la glace sur ses ramures –, mais il paraissait abriter un feu et une endurance que je ne possédais pas.

J'ai entassé les branches, certaines vertes, d'autres sèches, et commencé à gratter des allumettes. Le bois humide refusait de s'enflammer. J'ai ainsi épuisé tout mon stock d'allumettes, puis je me suis levé et j'ai rejoint mon sac pour en trouver d'autres. Je me déplaçais lentement, j'avais envie de m'allonger. Je

devais continuer à m'activer, mais je savais que je ne trouverais pas d'autres allumettes.

« Comme ça, a dit Matthew en prenant un briquet dans son sac. Regarde-moi. Regarde. » Il a marché jusqu'à l'arbre mort le plus proche, un vieux sapin détruit par le vent, couvert d'un dense linceul de lichen noir. « Voilà ce qu'on fait », a-t-il dit. Les mots sortaient de sa bouche en panaches de vapeur s'élevant dans la pluie. Debout sous la canopée des branches et du manteau moussu, il a actionné deux ou trois fois la mollette de son briquet en l'approchant des filaments de lichen.

À la troisième tentative, le lichen a pris feu, brûlé un instant d'une flamme bleue, bientôt remplacée par un embrasement orange.

Ç'a été comme une réaction chimique : l'arbre tout entier, ou la coquille de lichen qui l'entourait, s'est métamorphosé en un brasier éblouissant, pétaradant ; le lichen a brûlé, explosé, et la soudaine vague de chaleur, l'aspiration, ont à leur tour incendié le lichen supérieur, accélérant la ruée des flammes comme si elles gravissaient les barreaux d'une échelle. C'était un arbre haut d'une quinzaine de mètres et en cinq secondes il a été en feu depuis les racines jusqu'à la cime.

« On s'y prend comme ça », a dit Matthew en reculant. Les frissons m'ont quitté, mon sang soudain réchauffé par le brusque afflux d'adrénaline devant ce spectacle ; mais alors que je regardais les flammes, la sensation de froid puis les tremblements sont revenus.

« Tu devrais t'approcher, a-t-il dit. Ça ne brûle pas longtemps. »

J'ai marché vers l'arbre en feu. Il dégagait beaucoup de chaleur, partout la neige luisait. Des brins

de lichen enflammés s'envolaient de l'arbre, montaient en décrivant des boucles avant de refroidir et de descendre. Lorsqu'ils se posaient sur moi, ils étaient presque éteints – les squelettes carbonisés du lichen. Quelques branches d'arbre ont brûlé et craqué, mais ce n'était pas grand-chose ; le feu a bientôt été éteint.

Je ne dirais pas que j'avais chaud, mais je ne tremblais plus.

« Viens, a dit Matthew. Trouvons-en un autre. » Il s'est éloigné sous la pluie, les cors de l'élan labourant leurs sillons derrière lui.

C'est ainsi que nous avons quitté les montagnes, durant cette dernière nuit et le jour suivant, allant d'arbre en arbre – cherchant le bon, sous le linceul adéquat – dans la bruine, passant d'une tour de flammes à la suivante. Matthew sondait les arbres avec son briquet, il les testait et ne se trompait jamais dans ses choix. Voilà comment nous avons progressé toute cette nuit-là ; les arbres grésillaient et fumaient lorsque nous en avons fini avec eux, jusqu'à l'aube grise et pluvieuse. Nous étions de retour dans une contrée que je connaissais bien, même sous toute cette neige. Nous repérions des traces de loups, croissions certaines de leurs victimes. Je ne tremblais plus, mais nous avons continué de transformer des arbres en torches, laissant derrière nous un chemin zigzagant de sapins à demi calcinés.

Je suppose que dans vingt ans je serai toujours capable de refaire notre itinéraire à l'envers, de gravir la montagne depuis un arbre brûlé jusqu'au suivant. Certains seront tombés à terre et devenus des coquilles noires putrescentes, d'autres seront peut-être encore debout. Dans vingt ans, je pourrai retrouver l'endroit

où tout a commencé – le lieu où nous avons vu l'élan pour la première fois avant de le perdre, puis de le retrouver et de le tuer. Parmi les pierres et les fougères de la forêt, il y aura un bout de charbon de bois, un rocher noirci par le feu, un andouiller dans un arbre, une lame de scie rouillée, même un groupe d'initiales cicatrisées là où Matthew a tué l'élan, mais au fil des ans ces initiales deviendront plus difficiles à discerner, jusqu'au jour où il faudra savoir où elles se trouvent exactement ou bien être avec quelqu'un qui connaît leur emplacement et pourra vous les montrer.

Le lendemain, quand nous étions près du village, c'était la saison du rut – les mâles géants chassaient les biches – et, malgré notre épuisement, nous avons compris que nous devions tuer un cerf.

Non loin de notre but – la forêt exhalait l'odeur du rut –, nous avons aperçu un fouillis de ramures, des dizaines de cerfs sillonnaient les bois, fascinés par le sexe, par la création, les exigences de l'avenir, et nous étions presque arrivés lorsque nous avons vu le cerf que nous voulions.

Nous l'avons vu parce qu'il nous avait vus ; il remontait la colline vers nous, ou plutôt vers Matthew. Les cors gigantesques fixés au dos de Matthew l'attiraient. Nous traversions des broussailles très denses et le cerf ne voyait peut-être pas autre chose que ces ramures. Il avançait avec une étrange agressivité. Son poil était mouillé par la pluie. Il avait vécu dans la forêt obscure et sa ramure était brun noir, elle s'élevait à un mètre au-dessus de sa tête et s'étendait au-delà de l'extrémité de ses oreilles tendues. Qu'il pût porter un tel poids sur sa tête semblait impossible.

Table

Élan	11
Ce dont elle se souvient	25
L'arbre bleu	51
Chasseur de baux.....	71
La rivière en hiver.....	119
Coach.....	129
Guide du Pérou et du Chili à l'usage d'un alcoolique.....	155
Histoire de poisson.....	205
Remerciements et crédits.....	219

rick
bass

la rivière en hiver

3

La Rivière en hiver

Rick Bass

Cette édition électronique du livre
La Rivière en hiver de Rick Bass
a été réalisée le 25 juillet 2020
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267032581

ISBN PDF : 9782267032604

Numéro d'édition : 2469